

La façon dont la servitude est décrite dans les œuvres du programme

I. L'enfermement

Cette thématique de la claustration apparaît évidemment de manière très soutenue dans les « Lettres Persanes » de Montesquieu.

Dans le sérail, les femmes sont enfermées à plus d'un titre : elles sont soustraites aux regards des hommes, elles portent le voile, et tout leur environnement renvoie à cette idée de claustration : lorsqu'elles vont à la campagne ou qu'elles partent quelque part, elles sont déplacées dans de véritables « boîtes » qui les protègent (lettre 48) ; de même, lorsque les règles deviennent trop dures et que les femmes se rebellent, vers la fin du roman, elles sont consignées dans leur chambre, comme le décrit Roxane dans la lettre 156 :

« Il nous tient enfermées chacune dans notre appartement, et quoique nous y soyons seules, il nous y fait vivre sous le voile. »

La servitude engendre la douleur et la frustration, et, finalement, les femmes ne pouvant la supporter, cherchent toutes les ruses imaginables pour y échapper.

On retrouve la thématique de la fermeture claustrale dans le lieu de vie, dans « Une Maison de Poupée » d'Ibsen. Ainsi, Nora se retrouve très souvent cantonnée au salon, qui en même temps n'est pas un lieu qui lui est intime et personnel. Helmer, par contre, a un lieu bien à lui, qui est le bureau.

Quand il s'agit de répéter la tarentelle, il lui dit à l'acte II :

« Maintenant, tu devrais jouer la tarentelle et t'exercer au tambourin. Je vais m'installer dans le bureau et fermer la porte intermédiaire, ainsi, je n'entendrai rien, tu feras tout le vacarme que tu voudras. »

On en vient finalement, pour les femmes, à la problématique de l'indépendance matérielle : elles n'ont rien de spécifiquement « à elles ». Au contraire, tels des « Barbes Bleues », les hommes possèdent toutes les clés, peuvent circuler partout, et s'immiscer dans l'intimité féminine : les eunuques possèdent les clés des chambres, Helmer possède bien sûr toutes les clés intérieures de la maison, mais aussi la fatidique clé de la boîte aux lettres, qui crée une sorte d'attente tragique du moment où il lire le courrier de Krogstad.

On peut faire une antithèse avec l'histoire d'Ibrahim, qui nous est racontée à la lettre 141 : le « faux Ibrahim » va libérer les femmes du sérail, les dévoiler et ouvrir les portes.

II. La déshumanisation

Derrière la déshumanisation, il y a tout d'abord la relégation au rang de l'animal : c'est exactement une des thématiques centrales de l'œuvre de La Boétie. Le peuple, aveuglé par la tyrannie, perd peu à peu cette humanité naturelle qui pourtant lui était dévolue.

A l'inverse, La Boétie décrit le peuple de Venise dans ces termes :

« qui aura vu, dis-je ces personnages-là, et au partir de là s'en ira aux terres de celui que nous appelons Grand Seigneur, voyant là des gens qui ne veulent être nés que pour le servir, et qui pour maintenir sa puissance abandonnent leur vie, penserait-il que ceux-là et les autres eussent un même naturel, ou plutôt n'estimerait pas que, sortant d'une cité d'hommes, il était entré dans un parc de bêtes ? » page 126

L'animalisation peut également intervenir sous des apparences de tendresse, mais force est de constater qu'elle s'apparente ici à une forme de vision péjorative : ainsi, pour Helmer, Nora est une « alouette », un « étourneau », avec souvent des références à la légèreté de la mère de famille aux sujets des dépenses du ménage. Helmer est très soucieux de la gestion du budget familial, et Nora passe ainsi pour une « étourdie », une petite fille incapable de rigueur financière.

« L'étourneau est mignon, mais il lui faut tant d'argent. C'est incroyable ce que ça coûte à un homme d'entretenir un étourneau. » I page 52

Par ailleurs, l'infantilisation peut être un autre biais par lequel on peut parvenir à priver l'être humain de son indépendance et d'une certaine forme de liberté. L'enfant a en effet ce point commun avec l'animal qu'il est proche de la satisfaction de ses besoins naturels. On retrouve cette dimension dans la pièce d'Ibsen « Une Maison de Poupée » ; l'époux se comporte ici d'une manière assez paternaliste vis-à-vis de son épouse, qui, de son côté, se plaint d'être traitée comme une éternelle mineure. Il s'agit évidemment d'une description critique et sous-jacente du couple bourgeois typique du XIX^{ème} siècle.

Ainsi, Torvald se pose en éducateur : à la fin de la pièce, lorsqu'il annonce à Nora qu'il lui a pardonné ses incartades financières, il projette leur futur couple sur le mode du duo maître-élève ; on retrouve ainsi des propos typiques d'un certain fantasme de domination de l'homme dans le couple :

« Tu m'as aimé comme une femme doit aimer son mari. C'est seulement le choix des moyens qui t'a échappé. Mais crois-tu que tu me sois moins chère parce que tu ne sais pas te conduire toute seule ? Non, non. Repose-toi sur moi. Je te conseillerai ; je te guiderai. Je ne serais pas un homme si tes faiblesses féminines ne te rendaient pas d'autant plus séduisantes. »

On prive ainsi l'être de sa valeur subjective, de la force de sa conscience, de sa capacité de jugement, et, par là même, d'une forme de liberté. On peut faire un parallèle évident avec les divertissements en tous genres dont le tyran abreuve son peuple, dans le « Discours de la Servitude Volontaire », pour éteindre ses vellétés de rébellion et ses désirs d'émancipation.

Cette pratique est évoquée à plusieurs reprises dans le discours de La Boétie, qui y accorde une grande importance :

On a déjà cité l'attitude de Crésus qui soumet les Lydiens en leur donnant des jeux, des bordels et des tavernes. On peut également évoquer les festins romains, exemples mythiques de la décadence :

« Les Romains tyrans s'avisèrent encore d'un autre point : de festoyer souvent les dizaines publiques, abusant cette canaille comme il fallait, qui se laisse aller, plus qu'à toute autre chose, au plaisir de la bouche : le plus avisé et entendu d'entre eux n'eut pas quitté son esculée de soupe pour recouvrir la liberté de la république de Platon. » page 137

De l'idée de l'animal et de l'enfant, on va passer à celle de l'objet : il s'agit là de la phase la plus rude de la déshumanisation. A ce stade, l'être que l'on a en face de soi ne représente plus

pour nous un frère dans l'humanité, mais un objet dont on peut user à loisir. Ce processus se nomme réification, du latin « res » et « facere » ; « faire objet » littéralement.

Evidemment, les femmes du sérail sont considérées comme des objets de possession par Usbek. Il agit dans son despotisme un fantasme masculin de toute puissance. Certaines de ces femmes, nous l'avons déjà dit, ont conscience de ce phénomène et le dévoilent dans leurs lettres.

La place des eunuques est ambiguë : certes, Usbek les utilise comme des instruments, des bras armés, destinés à sanctionner les femmes et, par ailleurs, ils cautionnent eux-mêmes et mettent en scène cette place de femmes-objets dévolue aux épouses et aux concubines. On en a un exemple frappant dans la lettre 96, dans laquelle le premier eunuque relate l'arrivée d'une nouvelle femme :

Je te l'avoue, je sens moi-même une joie secrète quand je pense aux charmes de cette belle personne : il me semble que je la vois entrer dans le sérail de ton frère ; je me plais à prévoir l'étonnement de toutes ses femmes : la douleur impérieuse des unes ; l'affliction muette, mais plus douloureuse, des autres ; la consolation maligne de celles qui n'espèrent plus rien, et l'ambition irritée de celles qui espèrent encore.

Je vais, d'un bout du royaume à l'autre, faire changer tout un sérail de face. Que de passions je vais émouvoir ! Que de craintes et de peines je prépare ! Cependant, dans le trouble du dedans, le dehors ne sera pas moins tranquille : les grandes révolutions seront cachées dans le fond du cœur ; les chagrins seront dévorés et les joies, contenues ; l'obéissance ne sera pas moins exacte, et la règle moins inflexible ; la douceur, toujours contrainte de paraître, sortira du fond même du désespoir. »

On retrouve des thématiques similaires dans « Une Maison de Poupée » : Nora avoue elle-même le désir de possession de Torvald sur elle. Ainsi on peut lire à l'acte II :

« Torvald m'aime si démesurément qu'il veut me « posséder » tout seul, comme il dit. Au début, il lui suffisait de m'entendre nommer une personne qui m'avait été si chère jadis pour qu'il soit jaloux. Alors, naturellement, j'ai cessé. »

Il ne tolère pas qu'elle ait eu une vie avant lui, une vie sans lui. C'est sa poupée, comme le titre de la pièce l'indique. Et, à l'acte III, c'est avec une certaine jubilation possessive qu'il l'incite à se costumer et à danser la tarentelle qu'elle a apprise sur l'île de Capri :

« Elle dans la tarentelle... Elle a un succès fou... et bien mérité... bien qu'elle y ait mis, peut-être, un peu trop de naturel. Je veux dire... un peu plus qu'il est nécessaire dans l'art. Mais passons ! L'essentiel, c'est qu'elle ait eu du succès, un succès formidable ! Devais-je la laisser après cela ? ça aurait diminué l'effet ! Non, merci ! J'ai pris par le bras ma délicieuse petite fille de Capri... capricieuse petite fille de Capri, pourrais-je dire. Un tour rapide à travers la salle, une courbette par-ci, une courbette par-là... » III, page 187

Le docteur Rank, aux portes de la mort, invite, lui seul, à tomber les masques.

« Laisse ta femme se présenter telle qu'elle est, telle que nous la voyons chaque jour. » III page 197

III. La séparation

Le tyran, évidemment, cherche à diviser ses sujets. C'est un des fondements de la servitude selon La Boétie, source du fameux adage : « diviser pour mieux régner. »

Les « mieux nés » sont motivés par des ambitions personnelles, qui les éloignent de cette amitié

sacrée qui pourrait leur permettre de « s'entreconnaître » et de former ensemble une coalition vertueuse qui, seule, serait réellement capable de renverser la tyrannie.

« Le bon zèle et affection de ceux qui ont gardé malgré le temps la dévotion à la franchise, pour si grand nombre qu'il y en ait, demeure sans effet pour ne s'entreconnaître point : la liberté leur est toute ôtée, sous le tyran, de faire, de parler et quasi de penser ; ils deviennent tous singuliers en leurs fantaisies. » pages 131-132

On est donc malheureusement bien loin du « compagnonnage » que La Boétie souhaite, à l'image de ce qu'a voulu la nature, qui nous a tous créés frères, et dotés d'un langage commun.

De même, les femmes du sérail dans les « Lettres Persanes » souffrent de la division qu'entraîne entre elles la jalousie. Finalement, on peut penser que les êtres ont tendance à renforcer leur servitude par des chaînes immatérielles qu'ils se forgent eux-mêmes.

« Elle irritent sans cesse le maître contre leurs rivales, et elles ne voient pas combien elles se trouvent près de celles qu'on punit ». lettre 96